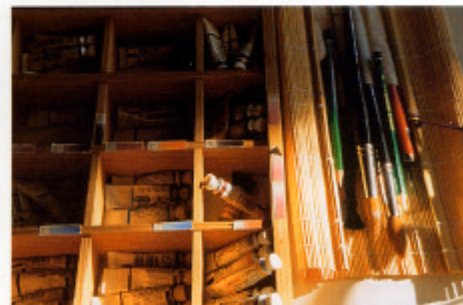


Poussière, 2004, 40 x 55 cm.

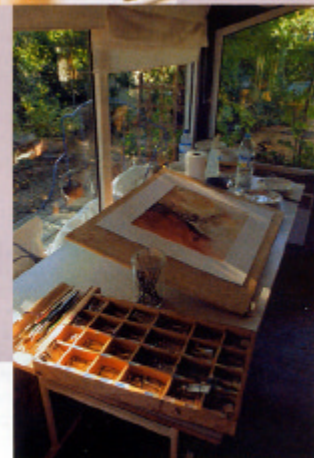
Mes thèmes préférés sont les portraits, les scènes de jardin, mais aussi l'imaginaire. Il s'agit de rendre l'émotion visible, faire émerger les traces enfouies et témoigner de son propre univers.

Aussi, chaque tableau est un mystère. À partir d'une émotion ou d'une sensation, des images apparaissent à la surface de ma conscience et j'éprouve le besoin de les faire naître car les mots ne suffisent plus. Parce que l'on peint aussi pour communiquer... Entre l'émotion du premier moment et le tableau, tout un travail se met en place : des notes sous forme de taches, sous forme de mots, des essais de couleurs pour peindre plus tard, lorsque j'aurai acquis un certain détachement. Je vis beaucoup d'hésitations en cherchant alors à me rapprocher de ma première vision des choses. La technique se mettra au service du tableau. Ma manière de travailler n'est pas chronologique, sauf pour monter les valeurs. Toutes les parties sont peintes d'un premier mouvement, pour situer une atmosphère. Le sujet n'apparaît qu'à la fin du



Mon matériel

- Du papier Arches satin 300 g, de format 46 x 61 cm, car il permet de travailler plus longtemps, étant donné que l'eau ne pénètre pas rapidement. Parfaitement lisse, il oblige à bien connaître les pigments si l'on veut obtenir une granulation, une texture. Sur papier satiné, dans un même tableau, on peut obtenir des effets de granulation ou des lavis bien lisses. Le fait qu'il soit glissant permet de voyager plus longtemps avec le pigment dans l'humide et il a pour qualité de bien restituer la couleur. Un danger, cependant : dès que l'eau a pénétré, la couleur pénétrant également, la marque est définitive.
- Des pinceaux en martre kolinski pure Léonard n° 16. Leur gros ventre leur permettant de prendre beaucoup d'eau et de pigment, je peux aller très vite. Il m'importe que le matériel soit simple afin de pouvoir aborder une technique compliquée.



MA PRATIQUE

Préparation de Terre d'asile

Nous ne bénéficions pas tous des mêmes terres pour grandir, mais il faut s'en débrouiller. Les terres d'asile ne sont pas très douces pour ceux qu'elles accueillent. Ce travail n'est qu'une étape dans la réalisation du tableau *Terre d'asile*. Je ne peux l'imaginer sans penser mettre du rouge, pour dire la difficulté à trouver ses racines et un lieu où s'épanouir.

1 La veille, je mouille la feuille, des deux côtés. Je la tends sur une planche avec du kraft, encolé, en évitant qu'il y ait des bulles d'air dans l'intervalle. Le côté mouillé contre la planche conservera une certaine humidité, intéressante au moment de la pose des jus. Je laisse sécher à plat.



2 Le lendemain, au moment de travailler, la feuille est remouillée, sauf pour les endroits où je désire avoir des blancs ou des lavis colorés aux issues précises. La manière dont la feuille est mouillée à l'eau pure caractérise déjà le sujet. Je travaille sur feuille inclinée car cela fait descendre les jus et donne plus de transparence dans les fusions. En travaillant le tableau dans sa totalité, les premiers grands lavis que je pose maintiennent l'humidité de la feuille.



3 Dans les premiers lavis, je peux texturer en faisant des coulées plus pigmentées ou au contraire faire des retraits avec le pinceau bien essoré ou du papier absorbant. Je commence mes tableaux de droite à gauche, par habitude. Un deuxième lavis modifie la teinte pour suggérer le rocher. La dilution du pigment dans l'eau doit être égale à celle du premier lavis pour ne pas créer de cernes.



4 Sur zone mate, j'essaie de rendre la texture de la pierre. En posant une goutte d'eau dans le pigment épais, elle le ravine, il sédimente et granule. À cet endroit, le lavis est devenu mat. L'eau opère son travail de texture.

5 Je découpe le rocher pour me rapprocher de l'esquisse : l'histoire d'un arbre qui a pris racine dans des failles et qui veut vivre quand même. C'est la raison pour laquelle il est tortueux. Mais il parviendra à pousser.





Le pinceau par les deux bouts

Je me sers aussi bien de la queue du pinceau que de sa pointe. Sans changer d'outil, la première me permet de gagner du temps et d'avoir un geste énergique lorsque je pose le pigment. C'est essentiel. D'autre part, je travaille avec le coude, et non avec le poignet, pour avoir plus de force.

voyage de l'eau et du pigment. Observer le cycle de l'eau, avoir le bon geste au bon moment et surtout savoir s'arrêter pour ne pas trop en dire.

L'ineffable réalité intérieure

Mes thèmes préférés sont les portraits, les scènes de jardin, mais aussi l'imaginaire. Il s'agit de rendre l'émotion visible, de faire émerger les traces enfouies et de témoigner de son univers. Il y a une notion d'intégrité, de sincérité : peindre son être intérieur, c'est être soi-même face aux autres, avec son propre monde. En peignant les imaginaires, je touche des terres inconnues qui, peu à peu, deviennent mon pays.



8 Cet « imaginaire » n'est qu'une étape dans la préparation d'un futur tableau : celui-ci sera habité de choses dites dans l'esquisse qui est l'émotion concrétisée, mais aussi de non-dits pour une plus grande sobriété.



6 On peut laisser une zone non mouillée pour garder un blanc, mais aussi pour obtenir des couleurs plus pures, comme je l'ai fait dans le rouge. Du sec, la couleur s'étale légèrement dans l'humide car je travaille en balancement. C'est le modelage des lavés. En aquarelle, on joue sur le clinquant et le neutralisé, le chaud et le froid, le précis et le flou pour obtenir des contrastes et des forces, des couleurs éteintes, des lisières pures, des lisières floues.



7 Dans le mot, on peut ouvrir des blancs, puisqu'il n'y a plus d'eau. Je fais un retrait à l'angle. On peut tout aussi bien utiliser un bâtonnet ou un torchon de Sapalin, mais toujours un objet assez dur. Il faut chasser la couleur d'un geste énergique pour ne pas rayer le papier. Si l'on manque de sûreté, mieux vaut le faire à l'aide d'un pinceau très essoré, sachant que le blanc sera plus mou. On ne peut plus peindre dessus, ensuite.